

Ute Hallaschka

## La vie des femmes

À l'occasion du 10<sup>ème</sup> anniversaire du Conseil des femmes de la Société anthroposophique d'Allemagne

Le 3 juin 2023, un anniversaire a été célébré à la Maison Rudolf Steiner de Francfort : les 10 ans du Conseil des femmes de la Société anthroposophique en Allemagne (AGiD). Barbara Messmer, l'une des fondatrices, active depuis sa jeunesse dans le mouvement féministe, résume la réaction de l'époque dans le milieu anthroposophique : « *Est-ce nécessaire ?* » Avons-nous réellement besoin — dans une société d'esprits libres — de cette représentation sexuée ? Non pas pour répondre à cette question rhétorique, mais pour éclairer son contexte, une petite excursion dans le monde et dans le temps.

Il semble que beaucoup de choses aient été faites et accomplies depuis le départ du mouvement féministe européen, il y a environ 150 ans. La dynamique de cet événementiel peut être divisée en trois phases. Au cours du premier tiers, la lutte révolutionnaire, souvent au péril de sa vie, pour les droits fondamentaux était au centre des préoccupations. La plupart des femmes se trouvaient jusqu'alors dans un statut de grande dépendance et d'absence de droits. L'introduction du droit de vote pour les femmes, après la première Guerre mondiale, dans la plupart des pays occidentaux, marque le début du deuxième tiers. Au cours de cette période de transition, de nombreux succès obtenus avec difficulté ont été paralysés par la seconde Guerre mondiale. La situation d'après-guerre a duré en Allemagne jusqu'en 1977, date à laquelle a été aboli le paragraphe 1356 du Code civil allemand relatif aux femmes au foyer, dont le premier alinéa, dans la version révisée du 1er juillet 1958, était libellé comme suit : « *La femme dirige le ménage sous sa propre responsabilité. Elle a le droit d'exercer une activité professionnelle dans la mesure où cela est compatible avec ses devoirs conjugaux et familiaux.* » Le dernier tiers peut encore être différencié en deux moitiés. La meilleure moitié, plus dynamique, se situe avant le Tournant du millénaire. C'est à cette époque que s'est produit le changement de paradigme, dont nous récoltons actuellement les fruits. (La législation officielle est toujours en retard sur les changements sociaux). Il s'agit là d'une thèse très intéressante, qui pourrait se résumer ainsi : Malgré tous les succès extérieurs, il ne s'est rien passé ou presque dans la réalité de la liberté des femmes au cours de ces 25 dernières années. Cela concerne la question centrale de l'image de l'être humain : l'imagination comme vertu conceptuelle concrète, la La création d'une nouvelle image de la femme ou de la féminité. Et à cela est liée une thèse encore plus abrupte, en ce qui concerne l'anthroposophie.

C'est peut-être ici qu'apparaît un problème fondamental du travail anthroposophique, que l'on pourrait décrire ainsi : sa puissance d'inspiration est à tout moment très en avance sur la situation actuelle, mais sa vertu d'imagination, les projets concrets d'images, sont tou-

jours en retard sur l'apparition du présent — et dans l'effort de changer cela, on assiste régulièrement à des départs intuitifs d'avant-garde qui tombent à plat sur la voie de dépassement de la civilisation. Cela permettrait à nouveau de clarifier d'une nouvelle manière le phénomène de division du sentiment communautaire anthroposophique. Il existe une fraction prétendument accrochée au passé, mais qui se comprend autrement — dans le paradoxe vécu de travailler le présent à partir de l'avenir, à savoir à partir des vertus sources d'éternité de l'anthroposophie, qu'elle conserve fidèlement. L'autre fraction, prétendument orientée vers l'avenir, se réclame d'une contemporanéité de présence de l'esprit, qu'elle vit dans le changement permanent de toute situation passée.

Le renouvellement permanent de cette problématique pourrait se trouver au cœur de cet absence de centre. Peut-être que les conservateurs se sentent inspirés et que les compagnons du futur se sentent intuitivement au travail. Mais il n'est pas possible de faire apparaître l'anthroposophie de manière si concrète dans l'image, dans cette image personnelle de l'être humain, de sorte qu'elle soit perçue comme une vertu rénovatrice au sein de la société civile et de la culture

### *La vigueur de ce qui ne se voit pas*

Revenons à la question des femmes qui, comme nous allons le voir de suite, fut un thème de la vie de Rudolf Steiner. Il devrait être suffisamment clair dans quelle mesure un Conseil des femmes anthroposophique est tout sauf superflu. *Martina Maria Sam* est venue de Dornach en tant qu'oratrice invitée. Elle réussit un tour de force : faire passer deux courants narratifs avec une telle facilité et telle aisance, que les deux parties se complétèrent et tout ce qu'elle a dit se laissa littéralement comprendre. C'est l'histoire du mouvement féministe et du cheminement de la vie de Rudolf Steiner qui s'entremêlent. D'innombrables détails fascinants furent mis au jour, comme le fait que Hedwig Dohm, la féministe théoricienne, ne se contentait pas d'inviter Rudolf Steiner dans son salon, mais aussi qu'elle assistait à ses conférences et s'abonnait périodiquement à la revue qu'il avait éditée *Lucifer*. Rudolf Steiner connaissait les protagonistes féminines du mouvement féministe et les soutenait de manière solidaire.

La formule bien connue de sa Philosophie de la liberté, tirée du chapitre « Individualité et genre », parle d'elle-même : « *À ceux qui craignent que nos conditions sociales ne soient ébranlées par le fait que les femmes ne soient pas considérées comme des membres de l'espèce humaine, mais comme des individus, il faut répondre que les conditions sociales dans lesquelles la moitié de l'humanité*

*a une existence indigne de la personne humaine ont justement très besoin d'être améliorées.*<sup>1</sup>

Si l'on considère la situation mondiale, il est effectivement consternant de voir à quel point la situation a peu évolué entre 1894 et aujourd'hui !

Barbara Messmer constate dans son article sur les rôles figés, que ce fut tout particulièrement le Conseil des femmes qui contribua ce que, dans les institutions anthroposophiques, on en vint finalement — et assez tard — à la parité des sexes. En effet, dans les années 80, les clichés sur l'égalité des sexes dominaient encore dans le milieu anthroposophique, à un point que personne n'y croirait. Des témoins de l'époque peuvent encore se souvenir de cette aberration, par exemple, que les eurythmistes feraient mieux de ne pas porter de pantalon, etc.

À la fin de son exposé introductif, Barbara Messmer trouva une formule prometteuse : « *Les femmes sont fortes dans quelque chose qui est non-visible* ». Cette phrase peut être tournée dans deux directions : la vigueur qui est visible est une chose — l'autre serait de comprendre le non-visible comme une qualité.

Ensuite, la nutritionniste Petra Kühne réussit, dans un bref exposé brillant, à dresser un tableau si original des composantes spirituelles essentielles constitutives de l'être humain — tout en conservant sobrement la scientificité — que l'on en fut étonnées. Et Birgit Grube-Kersten, avec sa contribution sur les « tâches de développement d'un conseil féminin anthroposophique », s'aventura sur un terrain miné — comme elle le formula elle-même — à savoir, le rôle spirituel de la sexualité physique — une question pour laquelle dans le contexte anthroposophique, on n'a guère rencontré de compréhension jusqu'à présent.

La parole a ensuite été donnée au public. Un certain point d'interrogation se fit jour, tant dans le débat que dans les conversations de la pause. La boucle est bouclée avec la question initiale des projets concrets : qu'est-ce que ce spécifiquement-féminin, au-delà du générique, auquel la femme peut se confier en tant qu'individu et s'y sentir en sécurité ? Ce non-visible qu'il faut percevoir dans sa vigueur ?

Personne ne parvint à répondre de manière satisfaisante à cette question, les conversations tournèrent autour du vide central. C'est alors que surgit dans les dialogues de la pause un motif qui peut passer pour incendiaire : Il s'agit de la maternité et de la capacité biologique à enfanter. L'argumentation se résume à ceci : sans nous, l'humanité finirait par disparaître. Peut-être, mais il s'agit là d'un terme générique et d'un argument massue que les potentats patriarcaux en tout genre apprécieraient certainement.

### **Au-delà des conventions**

Il est en effet triste de constater à quel point nous sommes peu avancés dans la société en matière de véritable émancipation. Il suffit de se promener en ville les yeux ouverts ou de feuilleter des magazines ou des sites Internet. Non seulement l'horreur mise en forme appelée

poupée Barbie n'a pas disparu du monde. La chose célèbre joyeusement sa résurrection sous diverses formes — volontiers aussi avec un foulard et un voile. Actuellement, Barbie passe même au cinéma. En 2021, le groupe Mattel a annoncé le chiffre d'affaires le plus élevé de ses 60 ans d'histoire avec la poupée : plus de 1,6 milliard de dollars US. On ne peut pas appeler autrement qu'un abus (quel double sens !) dans ce qui est fait ici avec l'imagination, avec la faculté de conception des petits enfants.

Mais il ne s'agit pas seulement des filles et des femmes. Comment les hommes veulent-ils aussi progresser dans la compréhension de l'être humain ? Un petit soupir personnel doit être permis ici : « *Ah, Anthroposophie, qu'aurais-tu à dire au monde à ce stade !* »<sup>2</sup> Ou, pour faire une blague : Les hommes ne sont aussi que des femmes — dans leur dernière ou prochaine vie. Aujourd'hui, ils peuvent sérieusement l'être déjà au sein d'une seule et même identité terrestre. Mais une femme transgenre qui est venue au monde en tant qu'homme biologique — quelles possibilités a-t-elle d'exprimer sa féminité tant désirée, tant recherchée ? Il suffit de regarder autour de soi pour pleurer de pitié ou éclater de colère : une Conchita en robe saucisse, dans laquelle elle peut à peine marcher, des talons hauts qui violent ses pieds — ce sont les attributs de l'apparence extérieure de la féminité, célébrés par la société. Barbie ou Heidi (celle de Bergisch-Gladbach), encore et toujours.

C'est une consolation, et pas la moindre, que l'avenir puisse résider dans des mots écrits il y a plus d'un siècle. Et que donc ce qui vient après nous était déjà avant nous. Il y a un espoir dans la parole et dans le récit humain — dans la clairière de la culture, dans la vie immortelle de la spiritualité humaine et individuelle. Rainer Maria Rilke écrivait dans une lettre à Franz Xaver Kappus, à Rome, le 14 mai 1904 : « *La jeune fille et la femme, dans leur épanouissement nouveau et propre, ne seront que provisoirement des imitatrices de la mauvaise manière et du genre masculins et des répétitrices des professions masculines. [...] Cette humanité de la femme, vécue dans la douleur et l'humiliation, se manifestera lorsqu'elle se sera débarrassée des conventions de la seule féminité dans les transformations de son état extérieur, et les hommes, qui ne le sentent pas encore venir aujourd'hui, en seront surpris et frappés. Un jour, il y aura la jeune fille et la femme, dont le nom ne signifiera plus seulement une opposition au masculin, mais un être humain, mais quelque chose en soi, quelque chose pour lequel on ne pense ni à un complément, ni à une limite, mais seulement à la vie et à l'existence : l'être humain au féminin.* »<sup>3</sup>

**Die Drei 4/2023.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

**Ute Hallaschka** est eurythmiste, pédagogue de théâtre, animatrice de séminaires et auteure.

1 Rudolf Steiner : *La philosophie de la liberté*, (GA 4), Dornach 1955, p.239.

2 Voir les déclarations à peine remarquées jusqu'à présent dans la conférence du 8 juin 1913 dans, du même auteur : *Die Welt des Geistes und ihr Hereinragen in das Physische Dasein [Le monde de l'esprit et son entrée dans l'existence physique]*, (GA 150), Dornach 1980, pp.76 et suiv.

3 [www.marschler.at/worte-rilke-briefe-kappus-4.htm](http://www.marschler.at/worte-rilke-briefe-kappus-4.htm)